



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

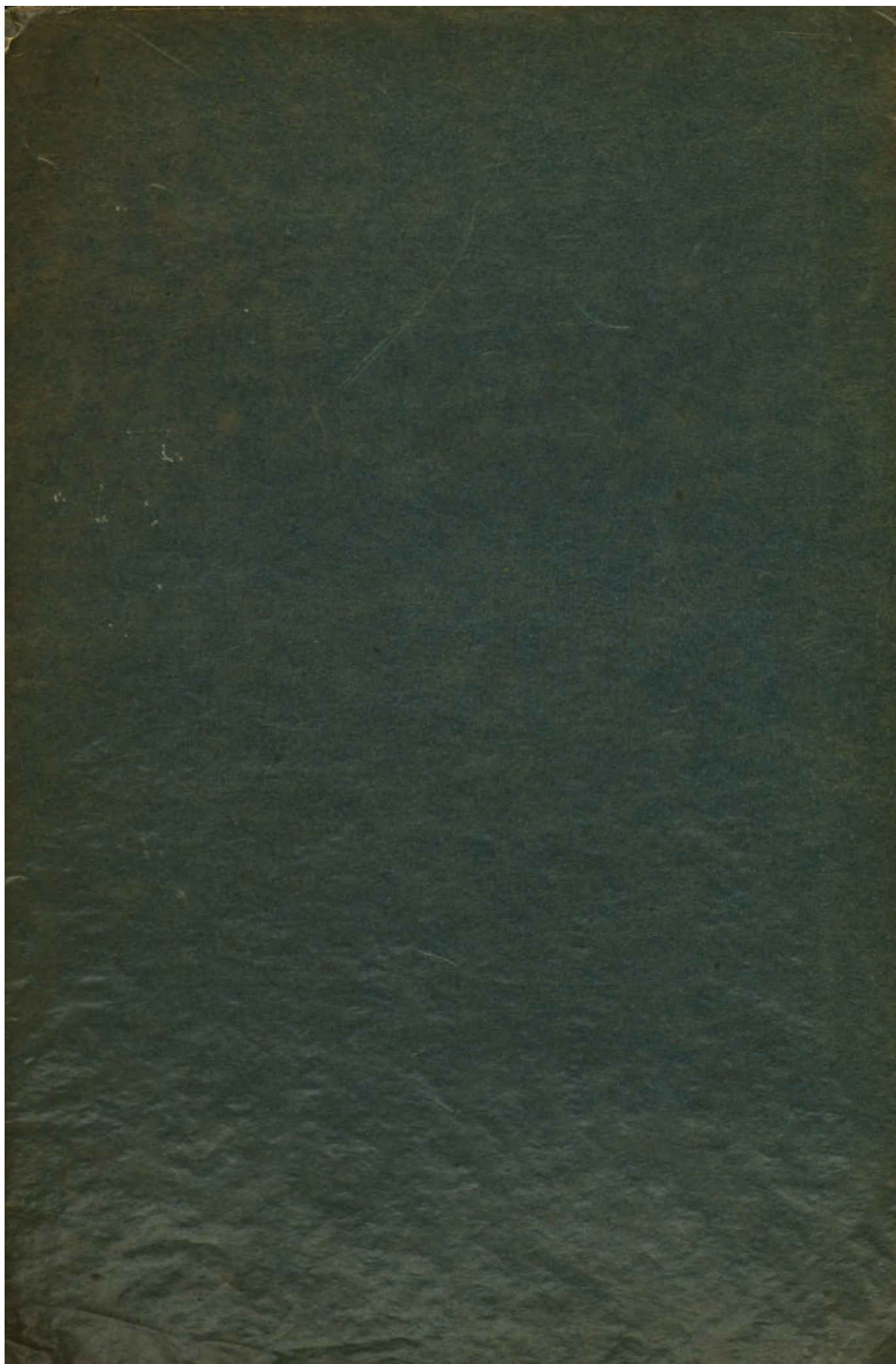
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

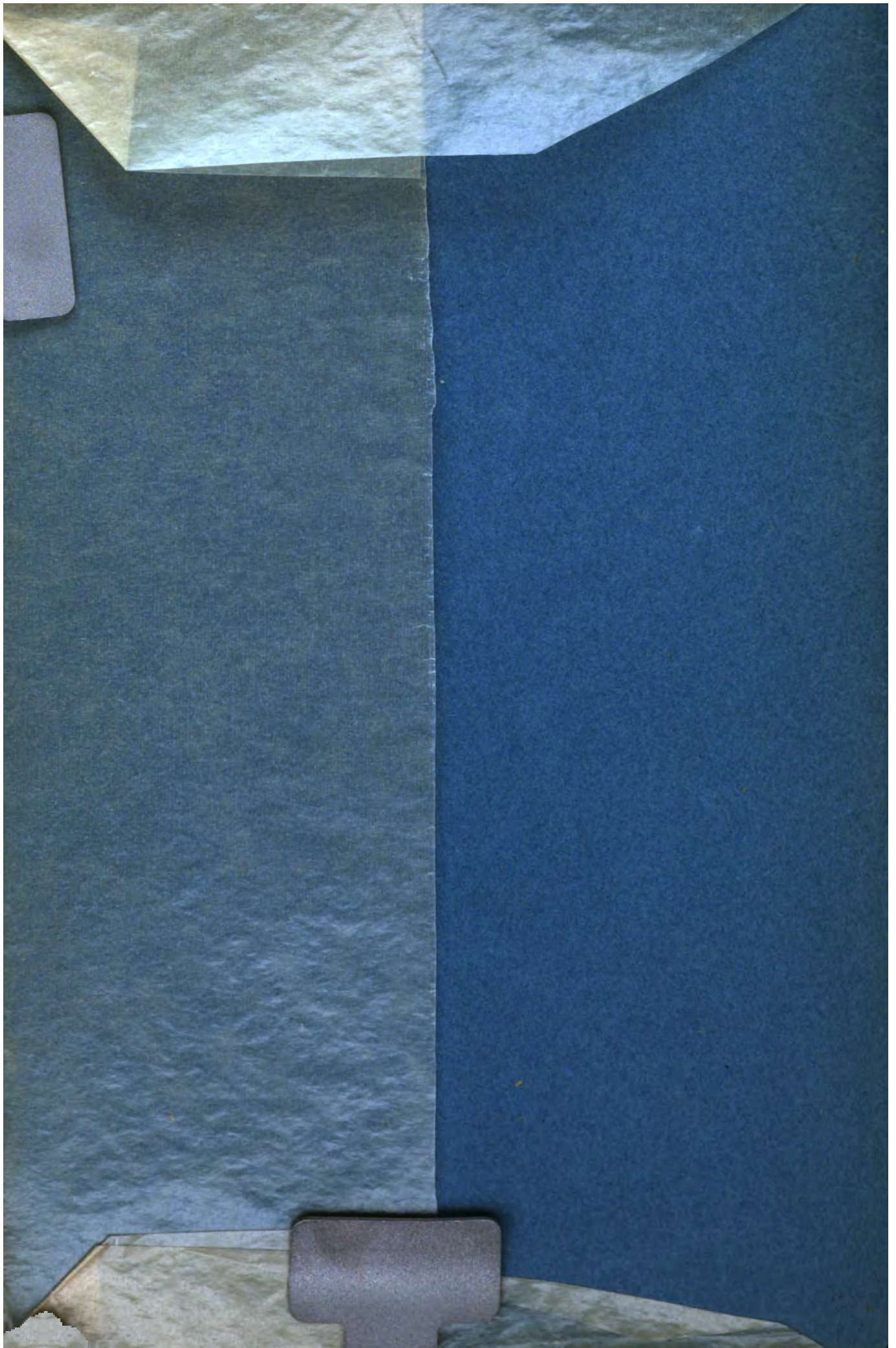
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





À Monsieur Libri

De La Haye

~~Arch. V B 6~~

Arch. Fol. F. 1842

C. 14. 1

EXTRAIT DE LA REVUE DE PARIS,  
LIVRAISON DU 13 FÉVRIER 1842.

---

## CAMPANELLA.

---



Sur la côte de la Calabre qui se baigne dans la mer Ionienne, à peu de distance de Catanzaro, pays célèbre par la beauté des femmes, on découvre, à une lieue du rivage, la petite ville de Stilo; elle est groupée pittoresquement sur la cime d'une colline qui s'étend au versant d'un mont très élevé, appelé le mont de Stilo; ce grand roc aux sommets ards et majestueux est un fragment de la haute chaîne de montagnes qui court de l'occident à l'orient et forme une ramification des Apennins. La colline où s'élève Stilo et le mont qui l'abrite sont coupés par une gorge étroite et profonde où s'engouffre le Stillaro, fleuve qui prend naissance dans ces montagnes et reçoit en fuyant mille petites sources, dont les courans tombent en cascades de différens côtés; le fleuve, ainsi grossi, marche plus rapide et va se jeter bruyamment dans la mer à la droite de Stilo. Les bords de l'encaissement du fleuve sont ombragés par de grands pins, des houx sauvages, des plantes grim-pantes qui descendent des rochers, s'enlacent, se serrent, et suspendent leurs tissus sur les eaux. Au printemps, quand chaque plante a ses feuilles, chaque liane ses fleurs, le rivage du Stillaro est un lieu plein de fraîcheur et de recueillement. Le vieux couvent des dominicains de Stilo se cache dans cette solitude; le mont lui sert d'abri, le fleuve coule à ses pieds, et, du plateau sur lequel il s'élève, on n'a que la vue du ciel, et au midi l'immense horizon de la mer borné par les côtes de la Morée. Ce site a été admirablement choisi pour la méditation et la prière. A chaque pas, en Italie, on découvre de ces retraites religieuses où se conservaient, durant les siècles barbares, non-seulement les lumières de la foi, mais les connaissances les plus élevées de l'esprit humain.

En 1585, par une soirée de mai chaude et sereine comme le sont les soirs de printemps en Italie, un jeune novice de l'ordre des dominicains était assis sous un bouquet d'arbres du jardin claustral qui descendait jusqu'aux rives du fleuve; il lisait attentivement dans un grand livre posé sur ses genoux; une de ses mains tournait les feuillets, tandis que l'autre soutenait sa tête puissante, dont l'expression méditative annonçait un esprit mûri par l'étude. A voir ce vaste front couronné de cheveux noirs et crépus et que quelques plis sillonnaient déjà, ces yeux ardents, cette bouche sérieuse, enfin l'expression générale de ce visage, on eût pu donner trente ans au jeune novice; et pourtant il en avait à peine dix-sept; mais, à cet âge où les autres hommes touchent encore à l'enfance, il avait devancé les années par la force et l'étendue de son intelligence. Le livre qu'il lisait avec une religieuse attention était *la Somme* de saint Thomas d'Aquin, ce célèbre dominicain appelé l'ange de l'école. Dans ce livre, un des plus grands monuments de l'esprit humain au moyen-âge, le jeune novice voyait avec admiration se dérouler un système entier de morale et de politique, système qui avait pour base la suprématie de l'intelligence sur la force, de l'autorité spirituelle du chef de l'église sur la puissance matérielle des princes de la terre. L'église était à cette époque la lumière des nations; elle seule était digne de commander aux hommes en les éclairant. Pénétré du véritable esprit de la charité chrétienne, saint Thomas avait osé défendre les juifs, voués aux persécutions et aux mépris; il montra combien ils étaient utiles au commerce et aux sciences, et réclama pour eux les droits de l'humanité. Plus le jeune dominicain avançait dans sa lecture, plus il était ravi par cette utopie d'un gouvernement ecclésiastique tel que l'avait imaginé saint Thomas; il oubliait dans son jeune enthousiasme que l'Europe n'en était plus aux pontificats de Grégoire VII et d'Innocent III, que Rome avait été prise par Charles-Quint, et que le pape, au lieu de commander aux rois, était presque à leur merci.

Le royaume de Naples était depuis long-temps sous la domination espagnole; le joug étranger pesait surtout aux montagnards de la Calabre, et le jeune novice concevait déjà instinctivement l'espoir de coopérer à la délivrance de ses frères; il pensait que l'église libre et souveraine était appelée à briser les fers de sa patrie et à faire revivre sous des lois paternelles ce beau pays qui se mourait sous un gouvernement despotique. Le jeune novice qui rêvait ainsi se nommait Tommaso Campanella. Né d'une pauvre famille dans le petit village de Stegnano, voisin de Stilo, il avait montré dès l'âge de cinq ans des facultés prodigieuses; tout ce qu'il entendait dire autour de lui, dans les églises et à l'école, frappait sa jeune intelligence et l'appelait à la recherche des plus hautes connaissances humaines. Son imagination et sa mémoire s'éveillaient simultanément, et l'une lui faisait revêtir de formes heureuses les faits sans nombre que l'autre avait recueillis.

A treize ans, Tommaso Campanella était poète et se livrait à l'étude avec ardeur et avec constance, mais aussi avec toutes les fantaisies d'un esprit libre et hardi; il travaillait avec passion; il eût voulu en une heure comprendre

et définir ce que d'autres mettaient des années à concevoir. Sa jeune tête plia sous le poids de sa pensée. A quatorze ans il faillit succomber à une fièvre cérébrale. Lorsqu'il fut guéri, son père, pour l'arracher aux études obstinées qui minaient son corps et dévoraient son ame, voulut l'envoyer à Naples apprendre la jurisprudence près d'un de ses oncles, professeur de droit dans cette ville. Le jeune Campanella refusa d'étouffer l'enthousiasme de son esprit sous les lourdes dissertations de la chicane, il résista à la volonté de son père. Nulle puissance humaine n'aurait pu le contraindre; sa vocation était décidée. Encore tout enfant, il avait été admis à suivre les leçons d'un moine éloquent qui professait la philosophie dans le couvent des dominicains de Stilo.

Campanella se passionna pour cet enseignement; il admira Albert-le-Grand comme il avait admiré saint Thomas. Tous deux étaient dominicains; le jeune enthousiaste résolut d'entrer dans leur ordre, de suivre leurs traces, et d'aller même au-delà; car dès-lors, à son insu, il portait en germe l'esprit d'une philosophie nouvelle. C'est ainsi que l'amour de la science conduisit dans le cloître de Stilo Tommaso Campanella.

Les couvens étaient alors l'asile des plus grands esprits. Chaque ordre religieux avait ses savans, ses philosophes, ses orateurs, et l'ordre des dominicains fut long-temps un des plus célèbres. Mais, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la compagnie de Jésus commença à l'emporter en renommée et en puissance sur toutes les autres congrégations; les dominicains luttèrent contre cette rivalité menaçante et cherchaient à reconquérir leur ancienne autorité; appréciant la capacité du jeune Campanella, ils l'accueillirent avec empressement et favorisèrent tous ses goûts pour les sciences, dans l'espoir qu'il serait un jour un champion digne de relever l'honneur de leur corps. Libre de s'instruire, Campanella ne mit aucun frein à l'avidité de son esprit; il voulut connaître toutes les sciences, même les sciences occultes. On raconte qu'un soir, comme le jeune novice se promenait dans le cloître du couvent de Stilo, un vieillard vêtu d'habits étrangers et parlant la langue hébraïque lui apparut. Campanella fut captivé par cet homme qui lui sembla doué de facultés surnaturelles; il demeura huit jours dans sa compagnie, et à l'issue de ces conférences le jeune novice se montra à ses frères pâle, défait, et exprimant des pensées étranges qu'on ne lui avait pas connues jusque-là. Ce vieillard était un rabbin; il avait enseigné à Campanella les sciences occultes, l'alchimie, l'astrologie et la magie, sciences aujourd'hui dédaignées, mais qui exerçaient alors l'inquiète activité des plus hautes intelligences.

Bientôt Campanella eut épuisé tout ce qu'on enseignait de son temps dans les écoles; mais sa soif de connaître ne fut point assouvie. Les vers suivans sont comme le cri de détresse échappé alors de son ame :

« Mon cerveau est excité et dévore tant de pâture, que tous les livres du monde ne sauraient rassasier mon avide curiosité; j'ai tout épuisé, et pourtant je meurs faute d'alimens. »



La science humaine ne lui avait laissé que le vide; la poésie le sauva de la sécheresse du savoir, et, plein de ravissement, il s'écria dans des vers sublimes :

« Le monde est le livre où l'éternelle intelligence a écrit ses pensées; c'est un temple vivant orné de statues vivantes en bas et en haut. Tout esprit qui sait y lire doit et peut dire, pour ne pas être impie : Je remplis l'univers, contemplons Dieu dans l'intérieur de toutes choses! — Mais nous, attachés à des livres et à des temples morts copiés sur l'original vivant avec beaucoup d'erreurs, nous les préférons au maître divin. — De là l'ignorance, les sectes, les troubles et les douleurs. — Oh! retournons à Dieu! retournons à l'original. »

Galilée disait aussi : « La philosophie est écrite dans le grand livre de la nature! » C'est ainsi qu'une voie nouvelle était indiquée. On sentait dès-lors l'insuffisance de cette philosophie scolastique, greffée sur la philosophie d'Aristote, n'osant faire un pas sans s'appuyer sur l'autorité et enchaînant l'esprit humain au lieu de le pousser en avant, ce qui est la mission de toute vraie philosophie.

Lorsque Campanella eut terminé ses études et prononcé ses vœux, les pères de Stilo l'envoyèrent à San-Giorgio, couvent plus considérable de leur ordre. Là bientôt une occasion se présenta où le jeune moine put faire ses preuves. Ainsi que nous l'avons dit, les couvens n'étaient pas seulement alors des associations religieuses, mais encore des écoles de sciences et de belles-lettres; il était d'usage entre les ordres rivaux de se porter des défis sur les questions de philosophie et de théologie. Le professeur de philosophie du couvent de San-Giorgio fut invité par les franciscains de Cozensa à venir défendre publiquement ses opinions philosophiques contre celles de leur ordre; mais, étant malade, le professeur ne put répondre à cet appel; il envoya pour le remplacer Tommaso Campanella. Lorsque le jeune dominicain parut dans la salle du couvent des franciscains, où devait se livrer le docte combat, ce fut dans tout l'auditoire un murmure d'étonnement. Comment cet écolier sans expérience oserait-il se mesurer avec ce vieillard rompu à toutes les arguties de la scolastique? On attendait avec curiosité l'issue d'une pareille lutte.

Campanella intéressa d'abord l'auditoire par sa jeunesse, et le captiva bientôt par son éloquence; il battit son adversaire sur tous les points, et son triomphe fut d'autant plus complet qu'il avait vaincu le franciscain dans son propre couvent, au milieu des siens, tandis que lui était seul et inconnu. La foule qui l'entourait passa de l'étonnement à l'enthousiasme, et fit au jeune moine une véritable ovation.

Les admirations publiques changent d'objet selon les siècles, mais elles se traduisent toujours sous les mêmes formes; c'est ainsi que les acclamations qui saluèrent Mirabeau à l'assemblée constituante avaient salué, trois siècles avant, Abeilard professant ses doctrines philosophiques sur la montagne

Sainte-Geneviève; l'entraînement était le même, les idées seules s'étaient transformées; de religieuses elles étaient devenues politiques.

Dans ces fêtes de l'esprit, l'Italie était alors plus enthousiaste encore que la France, et l'auditoire qui entourait le jeune Campanella le comparait avec admiration aux philosophes les plus célèbres du moyen-âge; quelques hommes plus éclairés que la foule s'écrièrent que l'esprit de Telesio avait passé dans ce jeune moine. Telesio! ce nom frappait pour la première fois Campanella. Quel était ce Telesio que l'on exaltait autour de lui? Il s'informe, il questionne avec vivacité. On lui apprend que Bernardino Telesio est un citoyen de Cozensa qui professa long-temps la philosophie naturelle à Naples. Telesio avait voulu combattre l'enseignement servile d'Aristote et arracher l'esprit humain aux lisières de la routine; mais le clergé persécuta le novateur et proscrivit sa doctrine. Pour vivre en paix, Telesio se réfugia dans sa ville natale; il y fonda une académie libre appelée de son nom *Academia Telesiana*.

Campanella brûle de connaître Telesio; il s'enferme, il lit ses ouvrages, et il y trouve avec bonheur l'expression d'idées nouvelles qu'il sentait fermenter dans son âme. Il se passionna pour ce grand esprit, duquel Bacon a dit plus tard : « Nous admirons Telesio, nous le reconnaissons comme un ami de la vérité, comme le réformateur de plus d'un préjugé, et comme le premier des hommes nouveaux! »

Plein de sympathie pour le penseur, Campanella se sent attiré vers l'homme; il demande à connaître ce vieillard octogénaire qui descendait alors au tombeau frappé par la douleur d'avoir perdu son fils unique; mais il ne pouvait voir Telesio sans la permission de ses supérieurs, et les dominicains s'opposèrent à cette entrevue. Sans doute ils redoutaient que l'âme ardente du jeune moine ne s'enflammât pour les doctrines hardies du vieillard. Par un enchaînement bizarre dans l'histoire de l'esprit humain, la philosophie païenne d'Aristote était devenue, sous le nom de philosophie scolastique, celle du monde chrétien. Aristote était le symbole de l'autorité. L'attaquer, c'était attaquer le clergé, qui se retranchait derrière lui pour empêcher l'éruption d'une philosophie nouvelle.

Campanella nous parle lui-même dans ses écrits de la douleur que lui causa la défense de ses chefs : « J'ai habité, dit-il, la ville où a vécu le grand Telesio, et il ne m'a pas été permis d'entendre ses préceptes de sa bouche, ni de le voir vivant. » Et ailleurs : « Entre tous j'ai aimé ce Telesio qui tira sa doctrine de la nature des choses et non des vains discours des hommes. »

Campanella était encore à Cozensa lorsqu'un soir les cloches de la cathédrale lui annoncèrent qu'un homme illustre venait de mourir; bientôt le nom de Telesio vola de bouche en bouche, et le jeune moine versa des larmes en songeant que celui qu'il avait tant aimé sans le connaître avait quitté ce monde; il suivit silencieusement la foule qui se portait à l'église, et plein de douleur il se recueillit et pria à l'écart. Quand les curieux se furent écoulés, il resta seul dans l'église comme le gardien naturel de ce mort vénéré.

La bière où reposait Telesio était placée sur une estrade dans une chapelle de l'église ; les murs étaient tendus de noir ; des cierges brûlaient autour du catafalque ; la sainteté du lieu, la solitude, le silence, la froideur sépulcrale, tout concourait à rendre ce moment plus solennel ; le jeune moine s'approcha du cercueil, sa main tremblante souleva le drap mortuaire qui cachait le corps, et il put contempler Telesio. La tête grave du vieux philosophe, rendue plus grave encore par le sceau de la mort, était ombragée d'une chevelure blanche ; ses traits rappelaient ceux de Charles-Quint ; comme ce prince, il avait le front haut, le nez aquilin, et une barbe taillée en pointe ; ses yeux, avant que la mort les eût à jamais fermés, étaient vifs, son regard plein de pénétration et de volonté. Campanella regarda long-temps en silence ce visage immobile qui ne pouvait lui donner aucun signe de bienvenue ; puis, s'inclinant avec respect, il baisa ce front glacé, foyer éteint, siège vide de la pensée. — L'âme n'est plus là, murmura-t-il ; et, s'agenouillant, il médita jusqu'à l'aube sur la destinée de l'homme. — Sans doute ce fut durant cette veillée funèbre qu'il évoqua le génie de Telesio et lui demanda ses lumières comme un héritage auquel il avait droit ; sans doute alors son avenir se prépara mystérieusement dans son âme.

En brisant, à l'exemple de Telesio, les entraves de la scolastique, il comprenait qu'il briserait celles qui enchaînaient l'esprit humain et ramènerait l'homme à la dignité de la raison ; la philosophie ne pouvait pas être éternellement une vaine spéculation propre à exercer les intelligences oisives de l'école ; elle devait devenir une science positive, si je puis m'exprimer ainsi, qui répandrait parmi les hommes l'esprit de tolérance et de liberté.

Depuis que Christophe Colomb avait découvert l'Amérique et que Luther avait détaché de l'église la moitié du monde chrétien, l'esprit de recherche et de rénovation envahissait l'Europe ; esprit terrible avec lequel Campanella lutta sans doute pendant ces heures solennelles. Enfant du passé, fils de l'église, il se demanda peut-être avec effroi s'il pouvait sans impiété porter une main hardie sur les voiles de sa mère ; le spectre des révolutions lui apparut, mais il pensa, ainsi qu'il nous le dit lui-même : « que l'esprit nouveau ne pouvait être dangereux ni pour l'église ni pour l'état, mais que les innovations faites avec lumière pouvaient rendre la religion et le gouvernement plus parfaits, et attirer à eux jusqu'aux dissidens. » Génies inquiets, précurseurs aventureux de la science moderne, Telesio et Campanella ne furent pas de froids rêveurs, des spéculateurs sans portée ; ils conçurent l'application en même temps que la doctrine, et ce fut sans doute la prévision d'une ère nouvelle qui fit dire à Campanella ces magnifiques paroles : « Les siècles futurs nous jugeront puisque le siècle présent crucifie ses bienfaiteurs ; mais ils ressusciteront le troisième jour du troisième siècle ! »

Qui saura jamais toutes les pensées qui s'agitèrent dans l'âme du jeune dominicain durant cette nuit mémorable ? Qui pourra affirmer que ce ne fut pas alors qu'il conçut le projet d'affranchir son pays du joug étranger ? Qui pourra nier qu'en sentant la nécessité de la liberté de l'intelligence, il ne

sentit aussi que la liberté civile devait en être le complément? Campanella avait en lui du philosophe et du tribun, et peut-être dès-lors s'agitait sous sa robe de moine l'esprit de Savonarola.

Quand le jour parut, avant de quitter la chapelle funéraire, il écrivit sur le cercueil les quatre vers suivans :

Telesio, les traits de ton carquois  
Ont détruit la troupe des sophistes,  
Mis en déroute le tyran des esprits  
Et affranchi la vérité.

Cet esprit de libre examen était le premier pas vers l'émancipation des peuples.

Campanella avait vingt ans quand Telesio mourut; ce n'était plus un adolescent incertain de la route qu'il devait suivre; sa vocation était arrêtée. Ses supérieurs lui ordonnèrent de quitter Cozensa, ils redoutaient pour lui l'influence du souvenir de Telesio; mais, en s'éloignant, Campanella ne put oublier celui qu'il appelait son maître, il emportait avec lui son esprit.

Deux ans après, il défendait publiquement à Naples les doctrines de Telesio. Antonio Marta, Napolitain, avait mis sept ans à écrire un livre contre Telesio, Campanella ne mit pas sept mois pour le réfuter.

L'éloquence chaleureuse du jeune moine, son immense érudition et sa lumineuse logique le faisaient triompher dans toutes les luttes de ce genre. Un jour il débarqua à Naples : fatigué de sa traversée, n'ayant pris aucune nourriture, il passe devant un couvent de franciscains; c'étaient les antagonistes de son ordre; il entre, on discutait publiquement dans le cloître sur des sujets théologiques, il se glisse au milieu de la foule, il attaque tour à tour les orateurs les plus exercés, les terrasse, les anéantit et se retire triomphant. Toujours vainqueur dans ces combats de l'esprit, il était devenu la terreur des ordres rivaux, et les dominicains eux-mêmes finirent par en être jaloux. Ils ne lui pardonnaient pas d'avoir déserté la vieille philosophie pour en propager une nouvelle; ils l'accusèrent d'orgueil et presque d'hérésie, et Campanella, ne pouvant vivre en paix à Naples dans le couvent de son ordre, chercha un asile chez le marquis Lavello, son ami. Sans rompre le joug du cloître, il s'en affranchit assez pour voyager librement. Il parcourut toute l'Italie, et partout il se lia avec les plus grands esprits de son siècle. A Naples, il connut Della Porta; à Venise, Sarpi; à Florence, Galilée. Durant dix ans, il tint en haleine la curiosité publique, battant en brèche les idées reçues et répandant des idées nouvelles. A Padoue, il eut de grands triomphes scientifiques, et l'ombrageuse Venise s'alarma de son influence. L'un des Médicis, Ferdinand I<sup>er</sup>, duc de Toscane (1), le protégea et

(1) Voici l'extrait d'une lettre de Campanella à l'un des successeurs de ce prince : « Depuis que j'ai commencé à saisir quelque vérité de ce monde et de son auteur, et que j'ai entrepris de rappeler les hommes des écoles humaines à l'école de la di-

chercha vainement à le fixer dans ses états; rien ne put l'arrêter. Entraîné vers un but inconnu, il traversa l'Italie, laissant partout des traces lumineuses de son passage; mais, insatiable de gloire, il ne se sentait pas honoré à l'égal de sa valeur; il s'accusait aussi lui-même et trouvait ses œuvres inférieures à ses pensées. Dévoré par une orageuse inquiétude qui le poussait à l'action, Campanella s'éloigna des grandes cités, où il n'avait pu trouver la renommée éclatante et souveraine que rêvait son ambitieuse jeunesse, et il se retira dans la petite ville de Stilo.

Il avait alors trente ans; le xvi<sup>e</sup> siècle finissait, le moyen-âge était expirant, une ère nouvelle allait commencer pour le monde, et Campanella, en se retrouvant dans ce couvent de Stilo où nous l'avons vu treize ans auparavant jeune novice plein de foi et d'amour pour l'humanité, se demandait s'il avait accompli sa mission ici-bas, et s'il n'avait rien à faire pour le peuple qu'il retrouvait dans la misère et dans l'abjection. L'esprit de Telesio n'avait porté en lui que des fruits stériles, de vaines dissertations de l'intelligence. Quelles étaient ses œuvres? Du haut de sa solitude, il regardait les populations qui souffraient à ses pieds, et il rêvait pour elles une vie moins rude, un travail plus facile, plus de lumière et plus de liberté. Une active charité l'animait à la délivrance de ses frères; il comprenait que la mission de l'homme sur la terre était de se dévouer pour le bien de tous, et non de se consacrer à la poursuite égoïste d'une gloire solitaire.

N'est-ce pas une chose digne de remarque, que l'esprit de rénovation soit sorti du cloître? Enfants de la solitude et de la science, Luther, Savonarola, Jordano Bruno et Campanella conçurent dans la retraite et la méditation leurs plans de réforme. Asservis à la règle, pour occuper leur intelligence passionnée, ils n'avaient pas la guerre, l'amour, l'ambition des carrières civiles, et, détachés pour eux-mêmes des intérêts humains, ils comprenaient mieux ce qu'il y avait à faire pour le bonheur de l'humanité.

De retour à Stilo, que faisait Campanella, retiré dans son monastère? En apparence, il s'occupait de science, et revenait à la poésie, source oubliée de sa jeunesse; il composait une tragédie sur la mort de Marie Stuart. Mais là n'était pas son ame; il la donnait tout entière à la préparation de son grand dessein, qu'il était parvenu à faire partager aux moines de son couvent et à répandre dans les couvens voisins.

Une des faiblesses de l'esprit de Campanella, ou plutôt de l'esprit de son temps, était la croyance à l'astrologie. Les astres avaient annoncé à Campa-

vine intelligence, j'ai compris que je devais, ainsi que tous les esprits distingués, une grande reconnaissance aux premiers Médicis, qui, en introduisant dans l'Italie les livres de Platon inconnus à nos pères, ont aidé à secouer le joug d'Aristote, et par conséquent de tous les sophistes, et ont poussé l'Italie à examiner la philosophie des nations avec la raison et l'expérience de la nature vivante, et non avec les paroles des hommes; profitant de ce service rendu à notre siècle, j'ai réformé toutes les sciences sur la nature et sur la sainte Écriture. » (Lettre de Campanella à Ferdinand III, duc de Toscane.)

nella une révolution en Calabre pour l'année 1600, et il voulut, dit-on, profiter du concours des astres pour renverser le gouvernement espagnol et substituer à la monarchie une république sage et éclairée; dans la pensée du moine, cette république était une théocratie. La *langue* et les *armes* devaient opérer des prodiges : par la *langue*, il fallait prêcher la liberté; par les *armes*, établir des institutions nouvelles.

Le moment ne pouvait être plus favorable pour une insurrection. La Calabre était remplie de condamnés au bannissement; des contributions excessives et répétées pesaient sur le peuple. Tout était prêt pour la révolte. Stilo était dévoué à Campanella, qui prêchait la liberté sur les hauteurs où se réunissaient les conjurés. Un ami de Campanella, dominicain comme lui, le père Denys Ponzio de Nicastro, avait gagné Catanzaro à la conjuration. Il propageait l'esprit de révolte, présentait Campanella comme un envoyé de Dieu, et exhortait le peuple à *ressaisir sa liberté, à mettre fin aux vexations des ministres du roi, qui vendaient à prix d'argent le sang humain et écrasaient les pauvres et les faibles.*

Plus de trois cents moines augustins, dominicains et cordeliers, suivirent l'exemple de Campanella et de Ponzio; un grand nombre de prédicateurs se répandirent parmi le peuple et le préparèrent au soulèvement. On devait exterminer les jésuites (1), qui, disait-on, altéraient les pures doctrines de l'évangile pour les faire servir au despotisme des princes; une partie de la noblesse napolitaine et plusieurs évêques appuyèrent cette audacieuse et sublime tentative de tout un peuple revendiquant sa nationalité. On le voit, la conjuration était formidable. Pour renforcer les populations de la Calabre, on comptait aussi sur le concours d'une armée navale turque commandée par le visir Assan Cicala : ce Cicala était né en Calabre; jeune encore, il en était parti pour fuir la persécution espagnole; il avait passé en Morée, s'était fait ture, et était parvenu au rang de visir; il revenait aujourd'hui aider à la délivrance de son pays. L'âme de la conjuration était Campanella; il se faisait appeler *Messie*; il dirigeait les opérations sur tous les points, et après le succès il devait être le législateur du nouveau gouvernement.

La conjuration devait éclater au mois d'août 1599. Deux traîtres se trouvèrent parmi les conjurés, et la Calabre resta esclave.

Cyprien, auteur protestant, et le dominicain Echard, tous deux biographes de Campanella, ne donnent aucun détail sur cette conjuration, mais Pietro Giannone, auteur d'une histoire de Naples, rapporte les faits que nous venons de raconter, d'après les pièces manuscrites de la procédure de Campanella et de ses complices, pièces que l'on conservait de son temps dans les archives de Naples (2).

Campanella, dans tous ses écrits, garde le silence sur cette époque de sa

(1) Plus tard, dans un de ses écrits, Campanella chercha à persuader au pape et aux princes chrétiens de détruire l'ordre des jésuites.

(2) Ces pièces n'ont pu être retrouvées de nos jours.

vie; seulement, dans son utopie sociale *la Cité du soleil*, on trouve la phrase suivante : « *Un grand philosophe, malgré les tortures que ses ennemis lui ont fait endurer pendant quarante heures, n'a pu être contraint à dévoiler une syllabe de ce qu'il avait résolu de taire.* » Tobias Adamus, ami de Campanella, fait allusion à cette conjuration dans la préface d'un livre de Campanella, et Gabriel Naudé (1), qui fut aussi l'ami du moine de Stilo, dit, en parlant des législateurs qui, pour imposer au peuple, se disent les envoyés de Dieu : « Guillaume Postel en voulut faire de même en France, et depuis peu encore Campanella dans la Haute-Calabre, mais ils n'en purent venir à bout. »

Les deux hommes qui trahirent leurs frères et empêchèrent la délivrance du royaume de Naples étaient nés à Catanzaro; ils se nommaient Fabio di Lauro et Giovanni Battista Bilbia.

Averti du danger, le comte de Lemos, alors vice-roi de Naples, envoya en Calabre Charles Spinelli, avec ordre de s'emparer de tous les conjurés et de les conduire à Naples sur quatre galères. Pour faire un exemple, le vice-roi en fit écarteler vifs deux sur les galères mêmes; Ponzio de Nicastro fut arrêté en habit séculier; quant au chef de la conjuration, Tommaso Campanella, il était parvenu à s'enfuir, déguisé en paysan, accompagné de son vieux père, le seul homme à qui il pût se fier parmi ce peuple dont il avait voulu la liberté, et qui en ce moment l'aurait livré à ses oppresseurs.

Ils errèrent pendant plusieurs jours dans les montagnes de la Calabre, et par une chaude soirée de septembre, haletans, exténués, sans argent et sans ressources, ils arrivèrent sur le rivage de la Roncella, d'où ils apercevaient les côtes voisines de la Sicile. Une barque était là; en moins d'une heure elle pouvait transporter Campanella à l'autre bord, le rendre à la vie, à la liberté; Le batelier avait consenti à la traversée, mais il demandait pour salaire une somme que les fugitifs n'avaient pas. « O malheureux Campanella, dit un auteur contemporain, pour quelques vils deniers tu n'as pu te sauver. »

Accablé de douleur, le père de Campanella fait cacher son fils dans la cabane d'un pêcheur; puis, malgré ses vieux ans, il court sur le rivage pour chercher une autre barque. Pendant son absence, Campanella regardait avec anxiété autour de lui; son geste, son regard trahissaient son inquiétude. Le

(1) Voici la traduction de six vers que Gabriel Naudé a faits sur le portrait de Campanella :

C'est là la figure extraordinaire de cet homme extraordinaire;  
L'art a égalé la nature.  
Ses yeux sont deux torches flamboyantes;  
Sa tête est divisée en sept régions inégales.  
Celui qui différerait tant des autres hommes  
Ne pouvait leur ressembler par la figure.

Cette bizarre structure de la tête de Campanella, dont il parle lui-même dans plusieurs passages de ses écrits, aurait été de nos jours une étude précieuse pour les adeptes de la science de Gall.

pêcheur, qui avait la ruse et la bassesse du lazzarone italien, soupçonne quelque mystère; il quitte à la hâte sa chaumière et court faire part de ses doutes à Fabrizio Caraffa, gouverneur de la Roncella. Caraffa aurait pu sauver le proscrit : il le livra, lié comme un malfaiteur, à Charles Spinelli, commissaire du vice-roi. Pour récompense de cette action, Caraffa fut fait prince par Philippe III, roi d'Espagne.

Ce dut être une heure de douleur poignante pour Campanella que celle où il fut livré à la vengeance du gouvernement espagnol. Il aimait le peuple; le rêve de sa vie avait été de lui donner plus de bonheur et plus de liberté, d'éclairer et de façonner son esprit grossier, et aujourd'hui c'était par un homme du peuple, par un misérable pêcheur, qu'il se voyait vendu à ses ennemis.

Sans doute ce fut le souvenir de ce moment d'angoisse qui lui inspira plus tard le sonnet suivant, empreint d'une poésie énergique et sombre, dont la traduction affaiblit le sentiment.

#### LE PEUPLE.

« Le peuple est une bête changeante et grossière, qui ignore ses forces et supporte les coups et les fardeaux les plus lourds. Il se laisse guider par un faible enfant qu'il pourrait renverser d'une secousse;

« Mais il le craint et le sert dans tous ses caprices; il ne sait pas combien on le redoute, et que ses maîtres lui composent un philtre qui l'abrutit.

« Chose inouïe! il se frappe et s'enchaîne de ses propres mains; il se bat et meurt pour un seul de tous les *carlini* (1) qu'il donne au roi.

« Tout ce qui est entre le ciel et la terre est à lui, mais il l'ignore; et si quelqu'un l'en avertit, il le terrasse et le tue. »

Vaincu, enchaîné sur cette galère espagnole qui le conduisait à Naples, que ne souffrit pas alors Campanella? Il avait perdu sa destinée, c'était plus pour lui que d'avoir perdu la vie. « Comme Moïse, comme Numa, comme Mahomet et même comme le Christ, dit un auteur contemporain, il avait espéré être le législateur d'un peuple. Il avait échoué; et peut-être, horrible idée! il ne laisserait aux hommes que la mémoire d'un aventurier. Hélas! il ne prévoyait pas qu'un long martyr réhabiliterait sa gloire dans la postérité. »

Les premiers jours de l'année 1600, de cette même année où Jordano Bruno (2) fut brûlé publiquement à Rome, Campanella était conduit à Naples

(1) Petite monnaie napolitaine.

(2) Jordano Bruno était né à Nola. Il entra tout jeune chez les dominicains; des doutes religieux et philosophiques lui firent quitter son ordre et fuir l'Italie. Après qu'il eut parcouru l'Europe, conféré avec Théodore de Bèze et Calvin, le désir de revoir l'Italie l'attira à Venise. Il fut livré, en 1598, à l'inquisition, transféré à Rome, condamné comme hérétique, et brûlé le 17 février 1600.



et incarcéré au château de l'OEuf, *roche consacrée aux tyrannies secrètes*, comme il le dit lui-même dans ses vers. La plupart des conjurés arrêtés étaient des prêtres et des moines; ils dépendaient de la juridiction ecclésiastique, et ils demandèrent à être jugés par elle. Le nonce du pape intervint auprès du gouvernement espagnol, mais il ne put rien obtenir et se vit forcé de devenir le complice des bourreaux du vice-roi. Le chef de l'église n'était plus indépendant, et d'ailleurs Campanella avait à Rome de puissans ennemis; les jésuites qu'il avait voulu proscrire cherchèrent à se venger, et Campanella nous apprend lui-même que le père-général de cet ordre lui fit dire un jour qu'il était persécuté moins pour avoir conspiré contre l'Espagne que pour s'être mis en guerre avec la compagnie de Jésus.

Durant dix ans, il avait sapé les vieilles doctrines; durant dix ans, par la hardiesse de son enseignement, il avait amassé sur sa tête la haine de tous les corps religieux, et lorsque l'orage, long-temps couvé, éclata enfin, il vit tout ce que l'orgueil blessé des hommes peut enfanter de vengeances.

Dans un cachot du château de l'OEuf, fosse humide et infecte, selon l'expression du supplicé, les bourreaux de l'Espagne épient les aveux de Campanella; ils sont là nombreux et forts de leur force brutale, s'acharnant sur cet homme garrotté à leurs pieds, seul, mourant, couvert de sang, et laissant des lambeaux de chair aux instrumens du supplice. Pourtant il domine ses bourreaux par l'ascendant de son héroïsme, et il les force à s'écrier *qu'il est doué d'une ame plus que spartiate!* Écoutons-le raconter lui-même ce qu'il souffrit alors : « Soumis à la torture la plus atroce, et la dernière fois elle a duré quarante heures, lié avec des cordes très serrées et qui me coupaient les os, suspendu, les mains attachées derrière le dos, au-dessus d'un pieu de bois aigu qui m'a dévoré la sixième partie de ma chair et tiré dix livres de sang, au bout de quarante heures, me croyant mort, on mit fin à mon supplice; les uns m'injuriaient et, pour accroître mes douleurs, secouaient la corde à laquelle j'étais suspendu; les autres louaient tout bas mon courage; rien ne m'a ébranlé, et l'on n'a pu m'arracher une seule parole. Guéri enfin par miracle, après six mois de maladie, j'ai été plongé dans une fosse; quinze fois j'ai été mis en jugement; la première fois, quand on m'a demandé : *Comment donc sait-il ce qu'il n'a jamais appris? a-t-il un démon à ses ordres?* (on l'accusait de magie), j'ai répondu : Pour apprendre ce que je sais, j'ai employé plus d'huile que vous n'avez bu de vin. Une autre fois, on m'a accusé d'être l'auteur du livre des *Trois Imposteurs*, qui était imprimé trente ans avant que je fusse sorti du ventre de ma mère. On m'a accusé de nourrir de mauvais sentimens contre l'église, comme doctrines et comme corps; moi qui ai écrit un ouvrage sur la monarchie chrétienne, où j'ai montré qu'aucune philosophie n'avait pu imaginer une république égale à celle qui a été établie à Rome par les apôtres; on m'a accusé d'être hérétique, moi qui ai composé un dialogue contre les hérétiques de notre temps; enfin on m'a accusé de rébellion et d'hérésie pour avoir dit qu'il y a des signes dans le soleil, la lune et les étoiles, contre Aristote, qui fait le monde éternel et

incorruptible. C'est pour cela qu'ils m'ont jeté, comme Jérémie, dans le lac inférieur où il n'y a ni air ni lumière. »

J. N. Erythroëus, auteur contemporain, raconte « que Campanella soutint, sans interruption, pendant trente-cinq heures, une torture si cruelle que, toutes les veines et artères qui sont autour du siège ayant été rompues, le sang qui coulait de ses blessures ne put être arrêté, et que pourtant il eut tant de fermeté durant cette torture que pas une fois il ne laissa échapper un mot indigne d'un philosophe! »

On le voit, Campanella fatigua et vainquit les tourmens, ainsi qu'il nous le dit lui-même; n'espérant plus arracher un seul aveu à cette ame stoïque, après avoir lacéré son corps, ses bourreaux abandonnèrent Campanella à la solitude d'une éternelle réclusion.

Une ame moins fortement trempée aurait succombé à tant de douleurs, mais Campanella était à la fois philosophe et poète; il peupla le vide de sa prison des mondes de son intelligence. Il ne demanda pas sa grace à ses persécuteurs, il ne sollicita que des livres, du papier et des plumes; ce qu'il lui fallait pour nourrir son esprit et pour le répandre au dehors. Ses premiers écrits furent des vers. Le cri long-temps contenu de la chair et de l'ame déborda en poésie.

SONNET.

« Dans les fers et libre, seul sans être seul, gémissant et paisible, fou aux yeux du vulgaire et sage pour la divine intelligence;

« Opprimé sur la terre, je m'envole vers le ciel, la chair abattue et l'ame joyeuse, et quand le poids du malheur m'enfoncé dans l'abîme, les ailes de l'esprit m'élèvent au-dessus du monde.

« Un combat incertain fait éclater le courage; toute durée est courte au regard de l'éternité, et rien n'est plus léger que le plaisir le plus solide.

« Je porte sur mon front l'image de l'amour du vrai, sûr d'arriver joyeux avec le temps là où sans parler je serai toujours compris. »

SONNET.

A TOUTES LES NATIONS.

« Habitans du monde, ouvrez les yeux et vous verrez combien bas vous a placés la tyrannie brutale parée du beau manteau de la noblesse et de la valeur!

« Puis, admirez l'hypocrisie dressant des embûches à la sainteté et au culte divin; enfin reconnaissez les enchantemens des sophistes falsifiant cette raison que je place si haut.

« Contre les sophistes est venu le pénétrant Socrate, contre les tyrans Caton-le-Juste, contre les hypocrites le Christ lui-même.

« Mais il ne suffit pas d'arracher le masque à l'impie, au faussaire, à l'injuste; il ne suffit pas de braver la mort, si vous ne rendez pas aux hommes le sens de la raison! »



FRAGMENT.

« Comme toute chose pesante va de la circonférence au centre, comme la jeune fille timide et joyeuse accourt à la bouche du monstre qui ensuite la dévore,

« Ainsi tout amant de la science qui s'élançe avec audace de la mer morte du préjugé à la mer vivante du vrai, dont la soif le dévore, termine sa vie aventureuse dans l'hospice du malheur! »

A ces plaintes de la poésie succédèrent des études plus sérieuses; Campanella consacra les longs jours de sa prison à d'immenses travaux; proscrit du monde, il dicte au monde des codes de morale et de politique. Ce sont d'abord des représentations au comte de Lemos, vice-roi de Naples, sur les malheurs de la Calabre; il dévoile les plaies saignantes qu'il a touchées de ses propres mains, et il indique les remèdes qui peuvent les fermer. C'est ensuite *l'Athéisme vaincu*, livre où la foi s'appuie sur les sciences. Il y a de tout dans cet ouvrage; l'auteur combat Machiavel (Machiavel, à l'exemple d'Aristote, prêtait des armes à tous les gouvernemens), puis il donne à la médecine des idées nouvelles adoptées par les praticiens les plus habiles de son temps. A cet ouvrage succède le livre de la *Monarchie d'Espagne*, puis *la Cité du soleil*, utopie politique imitée de la *République* de Platon, mais plus empreinte d'amour et de sollicitude pour l'humanité. Dans *la Cité du soleil* se révèlent les incessantes recherches du législateur pour arriver à la solution de cet éternel problème: l'égalité des hommes sur la terre. L'organisation du travail, des études et du plaisir, est réglée dans cette rêverie sociale du moine dominicain, comme elle l'a été plus tard par Saint-Simon et par Fourier. Ce qu'il y a de plus hardi et de plus généreux dans ces deux réformateurs a été emprunté à Campanella.

Campanella écrivit encore durant sa longue captivité une foule d'ouvrages que nous n'avons pas la prétention d'apprécier; du fond de son cachot cet homme extraordinaire remplissait l'Europe de son nom; il confiait ses manuscrits à plusieurs de ses amis qui les faisaient imprimer en Allemagne, d'où ils se répandaient en France, en Angleterre et en Italie. Campanella avait passé sept ans dans les fers, lorsque le pape Paul V demanda sa liberté au gouvernement espagnol; le vice-roi refusa: l'église ne donnait plus des ordres, elle en recevait.

*Libre dans les fers*, comme il le dit lui-même, Campanella oubliait ses persécutions et se livrait aux sympathies de son génie; c'est ainsi qu'il écrivit et publia une défense de Galilée accusé et persécuté comme lui, et qui comme lui peut-être a subi la torture (1). Noble élan d'une grande ame! il méprise

(1) M. Libri a avancé cette opinion dans une étude sur Galilée, publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

pour lui-même le danger, il ne craint pas d'irriter ses ennemis, et il proclame la vérité attaquée dans les découvertes de Galilée.

Les années se succédaient, plusieurs vice-rois de Naples étaient morts, d'autres avaient été remplacés par l'Espagne; Campanella languissait toujours en prison. Il jouissait pourtant d'une sorte de liberté, il pouvait correspondre avec les hommes fameux de son siècle, et de toutes parts arrivaient au moins captif des preuves d'intérêt et d'admiration. Un des Stuarts, Jacques I<sup>er</sup>, était en correspondance avec lui. Gassendi entretenait avec le prisonnier un échange de dissertations philosophiques; noble controverse où deux grands esprits se prêtaient amicalement leurs lumières. On permettait aussi à Campanella de recevoir ses amis et les étrangers qui demandaient à le visiter; depuis dix-neuf ans il était en prison, et les rigueurs des premiers temps s'étaient adoucies; mais une circonstance extraordinaire lui attira de nouvelles persécutions.

En 1619, don Pietro Giron, duc d'Ossuna, était vice-roi de Naples. C'était un prince grand soldat, ennemi des gens de cour et ami des pauvres; il diminua les impôts du peuple et le défendit contre l'oppression des nobles, usant envers ceux-ci d'une sévère justice. Le duc d'Ossuna aimait Campanella; il le visitait souvent dans sa prison, et s'éclairait pour gouverner de ses lumières et de ses conseils. On dit que, séduit par le génie entreprenant du moine dominicain, il conçut à son instigation le dessein hardi de se rendre indépendant de l'Espagne, et de former du royaume de Naples et de la Calabre une monarchie nationale dont il aurait été le chef. Une pareille ambition devait plaire à Campanella; voir son pays échapper à la domination de l'Espagne et redevenir un état libre avait été le rêve de toute sa vie, la source de toutes ses souffrances; on tient à une espérance qui a coûté tant de douleurs, et si Campanella ne suggéra pas au vice-roi son généreux projet, il est indubitable qu'il dut l'encourager. Ce fut là une nouvelle déception dans la destinée de Campanella. Le duc d'Ossuna rompit avec la métropole, mais il ne put lui résister; il fut chassé de Naples par les troupes coalisées de l'Espagne et des états du pape, et une prison plus rigoureuse punit Campanella des vœux qu'il avait formés pour l'affranchissement de sa patrie. Deux ans après, en apprenant la mort du pape Paul V, qui seul avait sollicité sa grâce auprès de l'Espagne, Campanella s'écria douloureusement : *Je ne quitterai la prison qu'avec la vie!*

Mais, la même année, Philippe III, roi d'Espagne, mourut, et quelque espérance reentra dans l'âme du prisonnier. L'archevêque de Cantazaro, Innocent-Maxime, intercédait pour lui auprès du nouveau pontife Urbain VIII, qui après cinq ans de négociation obtint enfin sa délivrance. Le roi d'Espagne donna des ordres au duc d'Albe, alors vice-roi de Naples, et le 15 mai 1626, après vingt-six ans de prison, Campanella fut mis en liberté.

Le pape, pour arracher le philosophe à ses bourreaux, rappela qu'ayant été accusé d'hérésie, Campanella dépendait de sa juridiction, et sous pré-

texte de le faire mettre en jugement il lui assigna pour demeure, à Rome, la prison de l'inquisition.

Mais ce n'était là qu'une réclusion apparente ; Urbain VIII, qui détestait les Espagnols, fit à leur victime l'accueil le plus affectueux. Vieilli par les souffrances, brisé par les tortures, Campanella devait espérer la paix pour les jours qui lui restaient à vivre ; il ne put l'obtenir ; cette ame ardente ne devait se reposer que dans la mort ; à peine arrivé à Rome, il vit se réveiller contre lui les haines long-temps endormies. Ses nombreux écrits servirent de prétextes aux attaques des corps religieux ; son livre sur le *Sens des choses*, œuvre d'une raison calme et d'une observation lumineuse, le fit accuser d'hérésie par les fanatiques. Une nouvelle persécution le menaça. Mais Campanella retrouva toute l'énergie de sa jeunesse pour défendre ses doctrines contre ses ennemis, il s'appuya sur l'autorité des saintes écritures, sur l'étude de la nature et sur les écrits de tous les philosophes, concluant qu'une philosophie nouvelle était nécessaire et que le Christ lui-même l'avait indiquée. La réfutation de Campanella fut triomphante, le pape se prononça pour lui, et le 7 avril 1629 il lui permit de sortir de la prison de l'inquisition où il avait passé plus de deux ans, et lui donna dans Rome une entière liberté. Cette action du pape fut louée par toute l'Europe ; les œuvres et les malheurs de Campanella avaient fait de ce philosophe l'objet de l'intérêt universel. Gabriel Naudé, bibliothécaire de Louis XIII, remercia publiquement Urbain VIII, au nom de la science, d'avoir protégé Campanella et de lui avoir rendu la liberté. La France avait toujours montré de la sympathie au moine proscrit. Le duc de Noailles, qui était à cette époque ambassadeur à la cour de Rome, se plaisait à le voir, dans l'intimité, à écouter le récit de ses infortunes et à lui répéter que, si jamais la persécution l'atteignait encore, il trouverait en lui un ami et un protecteur.

La France et l'Espagne étaient alors ennemies ; Richelieu et Olivares gouvernaient les deux nations profondément divisées par des intérêts rivaux ; les ambassadeurs des deux cours représentaient à Rome leurs dissensions. La haine naturelle des Espagnols contre Campanella s'accrut encore de la protection que le duc de Noailles lui accordait. Ils se liguèrent contre lui, criant au scandale de ce que le pape laissait librement circuler dans Rome cet *homme impie, cet hérétique, cet agitateur de l'état et de la foi !* Que parle-t-on de Luther et de Calvin ? C'est une dérision, répétaient-ils ; Rome nourrit dans son sein un serpent bien plus dangereux ! L'esprit de fanatisme allait s'exaltant, et Campanella, pour échapper à ses ennemis qui menaçaient de devenir ses assassins, fut forcé de se réfugier dans l'hôtel même de l'ambassadeur de France. La haine des Espagnols l'y poursuivit. « Jamais, dit un auteur contemporain, on ne vit pour un pauvre moine infirme tant de rage et de fureur. » Irrités d'avoir perdu leur proie, un jour les Espagnols ameutèrent la populace romaine devant la demeure du duc de Noailles ; la foule demande à grands cris Campanella, elle vocifère des imprécations et

des menaces de mort. Le duc de Noailles avait prévu cette heure de violence. « Fuyez, dit-il à Campanella, ma voiture vous conduira hors de Rome! Allez! la France vous est ouverte! » Campanella hésitait. L'exil était pour lui une douleur nouvelle à laquelle il eût voulu dérober sa misérable vie; mais les menaces de la foule redoublèrent, le péril était imminent. En cet instant un envoyé du pape arriva chez l'ambassadeur. « Fuyez, dit-il à son tour, le pape n'est pas maître de la colère populaire; il vous aime, mais il ne peut vous défendre. » Le souvenir de sa longue prison et la crainte de nouvelles tortures décidèrent Campanella. Il revêtit l'habit d'un frère minime et s'abandonna à son protecteur. Le duc de Noailles lui remit une bourse pleine d'or une lettre pour Richelieu, et une autre pour son frère évêque de Saint-Flour, puis, le conduisant par une porte secrète, il le fit monter dans sa voiture, et, le recommandant à la Providence, il lui dit adieu. Caché dans le carrosse armorié de l'ambassadeur, Campanella sortit de Rome sans danger et alla s'embarquer pour la France.

A l'âge où la patrie est la plus chère, où la terre natale paraît plus douce pour se reposer à jamais, il allait en pays étranger finir le peu de jours qui lui étaient comptés. Mais la France, ce n'était pas l'exil; c'était dès-lors le foyer des lumières et des sentimens généreux; la France de Richelieu touchait à celle de Louis XIV, et déjà se levait cette ère glorieuse de l'esprit humain. Corneille écrivait *le Cid* et Descartes méditait ses grands travaux; Bossuet, Pascal et Molière, étaient des adolescens sublimes. La poésie, l'éloquence et la philosophie allaient s'unir, pour faire de cette grande nation le flambeau du monde. Avant d'être dans les institutions, l'esprit de liberté se répandait dans les intelligences.

Le sentiment de douleur et de regret qui avait serré le cœur de Campanella lorsqu'il quitta le sol de l'Italie s'adoucit durant la traversée de la Méditerranée, dont les eaux calmes et limpides unissaient comme une ceinture flottante sa patrie à la France; et lorsque le navire qui portait le fugitif toucha au port de Marseille, Campanella descendit sur le rivage hospitalier le front joyeux, l'ame sereine : il se sentait vraiment libre.

« C'est à vous que je dois la liberté, l'honneur et la vie, écrivit-il aussitôt au duc de Noailles. La ligue des puissans, au mépris de Dieu, du droit et de l'honnête, pour gagner par des brigues honteuses la faveur du roi d'Espagne, après que le duc d'Albe lui-même m'avait déclaré innocent, m'a de nouveau persécuté; ils ont agi en apparence par zèle pour la monarchie, en réalité pour pouvoir abuser à leur gré des richesses du royaume. Pendant qu'ils préparaient ma mort par la violence et par la ruse, vous, en me sauvant, vous avez fait ce que n'avaient pu faire ni Rome tout entière ni la sainteté d'un pontife orné de sciences et de vertus, plein de justice, gardien de l'innocence et ami de la sagesse. Vous seul, tandis que mes ennemis assiégeaient votre demeure et m'espionnaient d'une manière infame, vous les avez trompés en employant d'ingénieux prétextes; vous m'avez donné le temps de fuir sous un déguisement par une issue secrète et de me sauver dans votre

propre voiture, et vous m'avez adressé, avec des lettres de votre main, à des princes et à leurs ministres, jusqu'à ce que j'aie pu parvenir en sûreté dans les états du roi très chrétien. »

A cette époque vivait à Aix, capitale de la Provence, Claude Peiresc de Fabry (1), conseiller au parlement. Né d'une des plus grandes familles du comté, il montra dès sa jeunesse un penchant très vif pour les sciences, les lettres et les arts. Après avoir fait de brillantes études, il voyagea durant plusieurs années en Italie, en Angleterre et en Hollande, et se lia avec tous les hommes célèbres de son temps. De retour à Aix, où le rappelait sa famille, il continua jusqu'à sa mort à entretenir des relations avec les plus grands esprits de l'Europe. Bayle appelait Peiresc *le procureur-général de la littérature*. C'était en effet un des plus nobles représentans d'une époque où le besoin des choses intellectuelles devint une passion, comme l'avait été dans les siècles précédens la carrière des armes.

Érudit profond, archéologue exercé, numismate ingénieux, esprit universel, Peiresc était sollicité sans relâche par le désir de connaître. Quoique sa fortune ne fût pas considérable, pour satisfaire ses nobles goûts, il envoyait à sa solde, en Asie, en Égypte et dans le Nouveau-Monde, des courtiers littéraires qu'il recommandait aux consuls de tous les pays, et de tous côtés lui arrivaient des marbres antiques, des médailles, des manuscrits et des livres rares, des plantes et des animaux peu connus. Il avait ainsi des relations avec toutes les contrées du monde, mais il aimait surtout l'Italie; la Provence touche à ce beau pays, et le rappelle par son ciel. Peiresc entretenait une correspondance avec Urbain VIII et le cardinal Barberini; lorsque Galilée fut persécuté, il écrivit en sa faveur à tous ses amis de Rome; il leur représentait quelle tache ce serait un jour pour l'Italie d'avoir mis dans les fers

(1) Dans la *Biographie universelle* et dans plusieurs autres biographies, on a accusé Peiresc d'avoir signé, comme membre du parlement, l'arrêt qui condamnait à mort Louis Gaufridi, prêtre bénéficié de Marseille, brûlé vif à Aix, comme sorcier, sur la place des Prêcheurs, en 1611. Cet arrêt a été imprimé plusieurs fois, et l'on n'a jamais mentionné dans ces copies les noms des membres du parlement d'Aix qui l'ont rendu. Les historiens gardent le même silence à cet égard, et la minute de l'arrêt peut seule éclaircir ce fait. Or, cette minute se trouve dans les registres du parlement déposés aux archives du greffe de la cour royale d'Aix, où l'on peut la voir encore. On y lit les noms des quatorze juges qui siégèrent dans cette affaire, et celui de Peiresc ne s'y trouve pas; nous croyons donc pouvoir affirmer que Peiresc n'a point concouru à la condamnation de Gaufridi. D'ailleurs nous avons constaté qu'il ne signait jamais du nom de Peiresc comme magistrat. Les arrêts rendus dans les procès dont il était rapporteur et qui se trouvent dans les registres portent seulement cette signature : A. C. Fabry. Il paraît donc certain que Peiresc n'a pris aucune part à cette affaire, et par conséquent ne s'est pas trouvé dans le cas d'y donner légalement son avis. — Nous devons cette note à la bienveillance de notre compatriote M. Roux d'Alphéran, dont l'érudition est une véritable autorité pour tout ce qui concerne les antiquités de la ville d'Aix.

un si grand génie; il adressait en même temps des consolations à Galilée sur ses malheurs, et des éloges sur ses découvertes. Durant sa longue captivité, Campanella fut aussi l'objet de la sollicitude de Peiresc; il reçut de lui des lettres affectueuses qui, comme celles de Gassendi, apprenaient au moins proscrit la sympathie qu'il inspirait en France. Peiresc et Gassendi étaient liés d'une étroite amitié; le philosophe passait la moitié de sa vie chez le magistrat; ils faisaient ensemble des études de philosophie et des observations astronomiques; ils étaient tous les deux à Aix lorsque Campanella toucha le rivage de France, et ils se préparèrent à recevoir l'exilé avec tout le respect et tout l'intérêt dus à ses longs malheurs.

A peine Campanella venait-il de débarquer à Marseille, que la voiture de Peiresc arriva pour le conduire à Aix, où l'attendaient quelques jours de bien-être et une de ces fêtes du cœur et de l'esprit, si rares dans la vie du pauvre moine: après tant de souffrances, le corps brisé par l'âge, les tortures et les privations, il se trouva hébergé et fêté d'une manière qui lui rappelait, disait-il, l'hospitalité offerte à Saladin dans un des contes de Boccace. Un carrosse doux et rapide le conduisit sans fatigue jusqu'à la porte de la demeure de Peiresc. C'était un de ces vastes et beaux hôtels, maisons princières, dont la ville d'Aix est encore toute peuplée. La cour était encombrée de marbres rares, et Peiresc avait réuni dans les salles et les galeries des médailles, des gravures et des tableaux de prix; il avait chez lui un sculpteur, un graveur et un peintre; il aimait à leur faire reproduire divers monumens, des figures d'animaux, et parfois le portrait des hommes qui lui étaient chers. Rubens, en allant en Italie, lui avait donné quelques instans, et Van-Dyck avait peint lui-même le noble visage de Peiresc souriant à ses nombreux amis. Au faite de cette demeure des arts s'élevait un observatoire d'où Peiresc et Gassendi étudiaient le cours des astres. Une des façades avait vue sur un magnifique jardin botanique, où se trouvaient les plantes les plus précieuses, le jasmin de l'Inde, le lilas de Perse et celui d'Arabie, le papyrus d'Égypte, le laurier-rose, le myrte à larges feuilles; toutes ces fleurs, qui, de nos jours, sont devenues vulgaires, étaient alors des raretés qu'on ne trouvait en France que dans le jardin du roi et dans celui de Peiresc (1).

Ce furent des jours d'enchantement pour Campanella, que ceux qu'il passa à Aix auprès de Peiresc et de Gassendi; ainsi qu'il l'écrivait lui-même à ses amis d'Italie, *il se reposa l'ame et le corps*; tous les soins d'une tendre hospitalité lui furent prodigués. Durant la matinée, il parcourait avec les deux amis le jardin botanique, et le soir ils faisaient ensemble, à l'observatoire, des découvertes d'astronomie. Un jour (en octobre 1634), ils purent observer la rencontre de Mercure et du soleil, et ce fut pour ces trois hommes, qui avaient la passion de la science, une véritable fête. Ils échangèrent ainsi pendant un mois de nobles jouissances, de grandes idées, des sentimens généreux et de touchantes effusions de cœur. Ils agitèrent entre eux toutes ces

(1) Voyez la *Vie de Peiresc*, par Gassendi.



questions philosophiques que se propose éternellement l'esprit humain; Campanella, qui avait tant souffert pour avoir tenté d'édifier une philosophie nouvelle, avait, comme destructeur des vieilles doctrines, toute la sympathie de Gassendi, mais là seulement étaient les affinités de leur esprit. Chose étrange, Gassendi, sorti, ainsi que Campanella, d'un corps religieux, fut en France le fondateur de la philosophie sensualiste (1). Les doctrines spiritualistes du moine de Stilo repoussaient celles de Gassendi comme vaines et insuffisantes pour expliquer le principe des choses; parfois les plus vives discussions s'élevaient entre eux, et Campanella retrouvait alors l'énergique éloquence de sa jeunesse pour combattre l'ingénieur sceptique au sourire doux et à demi railleur. Peiresc alors tempérait le fougueux Italien par des paroles d'une sagesse profonde : « Laissez, lui disait-il, les différens systèmes de philosophie se produire librement; la faiblesse de l'esprit humain est trop grande pour pouvoir pénétrer d'un seul coup tous les secrets de la nature, il faut une gradation qui, par divers moyens, conduise au but, et la brièveté de la vie humaine ne permet pas qu'une seule personne y suffise. Il faut accumuler les observations de tous les siècles passés et des siècles futurs pour découvrir ce qu'il y a de mieux; il faut un certain amour et une certaine vénération des uns pour les autres, pour cueillir le fruit désiré, et pour cela une interprétation favorable des idées d'autrui vaut mieux qu'une critique exclusive (2). » La raison de Campanella était frappée du grand sens des idées de Peiresc, et il cédait par degrés en l'écoutant. Parfois une musique harmonieuse, exécutée dans une pièce voisine, servait d'intermède à ces graves conversations, et reposait les sens des fatigues de l'esprit.

Entouré de soins, goûtant librement les puissantes distractions de l'intelligence, sans doute il eût été doux à Campanella de finir sa vie chez Peiresc, mais Richelieu l'attendait à Paris; Louis XIII lui-même avait témoigné le désir de le connaître, et Campanella se vit forcé de quitter ses amis. Ce fut un noble spectacle que celui de leurs adieux. Peiresc avait fait préparer sa voiture, qui devait conduire le vieillard jusqu'à Lyon; au moment du départ, il remit à Campanella quarante pièces d'or, et voulut qu'il fût défrayé à sa charge pendant toute la route. Campanella, touché de tant de

(1) L'abbé Gassendi, qui professait six mois de l'année la philosophie au Collège de France à Paris, compta Molière parmi ses auditeurs, et les œuvres du poète présentent plus d'une trace des idées du philosophe. Dans *les Femmes savantes*, Molière a tourné en ridicule la philosophie spiritualiste de Descartes. Un autre de nos grands poètes au contraire, La Fontaine, admirait Descartes et adressait sur lui les vers suivans à M<sup>me</sup> de La Sablière :

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu  
Chez les païens, et qui tient le milieu  
Entre l'homme et l'esprit.....

(2) Extrait d'une lettre de Peiresc à Campanella, publiée pour la première fois par M. Libri, dans l'*Histoire des Sciences mathématiques en Italie*, t. II, p. 456.

bonté, pressa dans ses mains les mains de Peiresc, et lui dit avant de s'éloigner : « Les plus cruels supplices n'ont pu m'arracher des larmes, mais j'en répands aujourd'hui d'émotion et de reconnaissance!... »

A Paris, Campanella descendit chez le frère de son libérateur, monseigneur de Noailles, évêque de Saint-Flour; aussitôt que le cardinal de Richelieu fut informé de son arrivée, il s'empressa de lui envoyer une somme considérable. Noble temps, où l'esprit était compté pour quelque chose, et où l'arrivée en France d'un pauvre moine était un événement qui éveillait l'attention des chefs de l'état. Richelieu avait été lui-même l'artisan de sa fortune; il aimait les esprits supérieurs. Campanella lui plaisait comme penseur et aussi par sa haine contre les Espagnols.

Louis XIII fut curieux de voir cet homme qui avait rempli l'Europe, durant tant d'années, du bruit de ses écrits et de ses malheurs. C'était le 9 février 1635, la cour était à Saint-Germain; Campanella arriva dans la voiture du cardinal; les courtisans attendaient avec curiosité. La porte de la salle royale s'ouvrit, et, pâle, amaigri par les souffrances, les cheveux blancs, la barbe blanche, le corps voûté sous sa robe de moine, un vieillard né au fond de la Calabre parut devant le roi de France. Louis XIII, la tête découverte, fit quelques pas au-devant de l'étranger, et, l'embrassant deux fois, il lui dit : « Soyez le bien-venu, je suis heureux de vous voir en France; je vous prends sous ma protection; ici, rien ne vous manquera, vivez en paix et en joie!... » Le philosophe proscrit, ému par tant de bonté, remercia le roi avec effusion, et lui parla sans embarras de ses malheurs. Louis XIII, toujours debout ainsi que tous les assistans, écoutait Campanella avec intérêt, il lui faisait comprendre par ses réponses qu'il connaissait déjà ses aventures, et même qu'il avait lu plusieurs de ses ouvrages.

Campanella sortit de cette entrevue plein de reconnaissance pour le roi de France, et quelques jours après il alla habiter, selon le désir royal, le couvent de son ordre, situé rue Saint-Honoré. Un mois après, il reçut le brevet d'une pension de trois mille livres.

Louis XIII revit plusieurs fois Campanella et lui écrivit dans diverses circonstances. Le cardinal de Richelieu le protégeait et l'aimait. L'année même de son arrivée à Paris, en 1636, ayant fondé l'Académie française, il voulut que le moine exilé assistât à une séance solennelle. Il revit lui-même ses ouvrages, et les fit approuver par la Sorbonne. Quel esprit que celui de Richelieu, qui, portant tout le poids du gouvernement d'un vaste royaume, trouvait encore des heures à donner à la philosophie, à la poésie, aux arts, à tous les goûts et à toutes les passions humaines!

Après tant d'années d'infortune, Campanella vivait en France heureux et honoré. Malgré la vieillesse, son intelligence ne sommeillait point. La philosophie et la politique s'étaient partagé sa vie et occupaient encore ses vieux ans. Quand la guerre éclata entre la France et l'Espagne, il fut appelé dans le conseil du roi pour donner son avis sur les affaires d'Italie. Ainsi cet homme qui avait passé vingt-sept ans dans les fers pour avoir, jeune et plein

d'ardeur, tenté la délivrance de son pays, aujourd'hui dans l'exil et touchant à la tombe, était consulté sur les destinées de ce même pays par Richelieu, le plus grand politique de son siècle.

Un jour, le cardinal-ministre lui disait qu'il déplorait que le roi n'eût pas d'enfants, et que son frère Gaston duc d'Orléans dût lui succéder : « Gaston ne régnera jamais, répondit Campanella ! » Quelque temps après, la reine devint grosse et mit au monde l'enfant qui devait être Louis XIV. Cet événement fit passer Campanella pour un prophète, et ramena dans l'esprit du vieillard quelques éclairs de cette poésie qui avait été la consolation de ses longues prisons. Il fit sur la naissance de l'enfant royal une églogue qui excita la jalousie des poètes de la cour.

Cher à Louis XIII et à Richelieu, Campanella vivait entouré d'admiration et de respect dans le couvent des Dominicains de la rue Saint-Honoré. Le soir, assis dans le cloître, il aimait à deviser avec les moines sur les questions philosophiques; invalide de la science, il aimait à rappeler ce qu'il avait souffert pour elle et ce qu'elle lui devait. En marchant sur les traces de Telesio, il avait ramené l'esprit humain à la liberté d'examen et à l'étude de la nature; parfois il s'enflammait aux souvenirs de sa jeunesse; il parlait avec enthousiasme de lui-même, et s'écriait en jouant sur son nom : « Je suis la cloche des sept montagnes (allusion à la conformation de sa tête), la cloche qui annonce une aurore nouvelle. »

L'astre qui devait répandre une lumière immortelle sur cette aurore philosophique s'était levé. Descartes venait de publier sa Méthode; Campanella sans doute fut frappé profondément par cette œuvre qui suscita une révolution en Europe. Malgré son âge, il quitta la France (1608) et passa en Hollande pour y chercher Descartes; mais Descartes se cachait. Ses amis même n'avaient pu découvrir la ville qu'il habitait. L'auteur de la Méthode avait pour principe que les vérités philosophiques ne peuvent être pénétrées par l'esprit de l'homme qu'après de longues méditations solitaires loin du bruit et des intérêts du monde.

Sans doute, si elles s'étaient rencontrées, ces deux grandes intelligences se seraient comprises, et Descartes aurait parlé avec moins de dédain du philosophe italien (1). Si Campanella ne fut pas un des grands fondateurs de la philosophie moderne, on ne peut oublier qu'il a souffert pour elle, et qu'il a droit à l'admiration et au respect. On regrette que Descartes ne se soit pas ému au souvenir des tortures de Campanella, comme on regrette qu'il n'ait eu que de l'indifférence pour les malheurs de Galilée. Descartes eut le génie de la philosophie, mais en eut-il le sentiment et la conscience? Il exprime avec des ménagemens extrêmes les vérités hardies de la méthode; il sait éviter habilement pour lui-même la persécution; mais ne devait-il pas au moins sa sympathie à ceux qui furent persécutés pour avoir annoncé cette philosophie que ses ouvrages firent triompher?

(1) Voir la *Vie de Descartes*, par Baillet.

Sans doute il est beau de consacrer sa vie à la recherche théorique de la vérité, c'est déjà préparer la voie à l'humanité, mais il est plus beau encore de passer de la spéculation à la pratique, et de prouver par ses actes qu'on a rompu courageusement avec l'erreur.

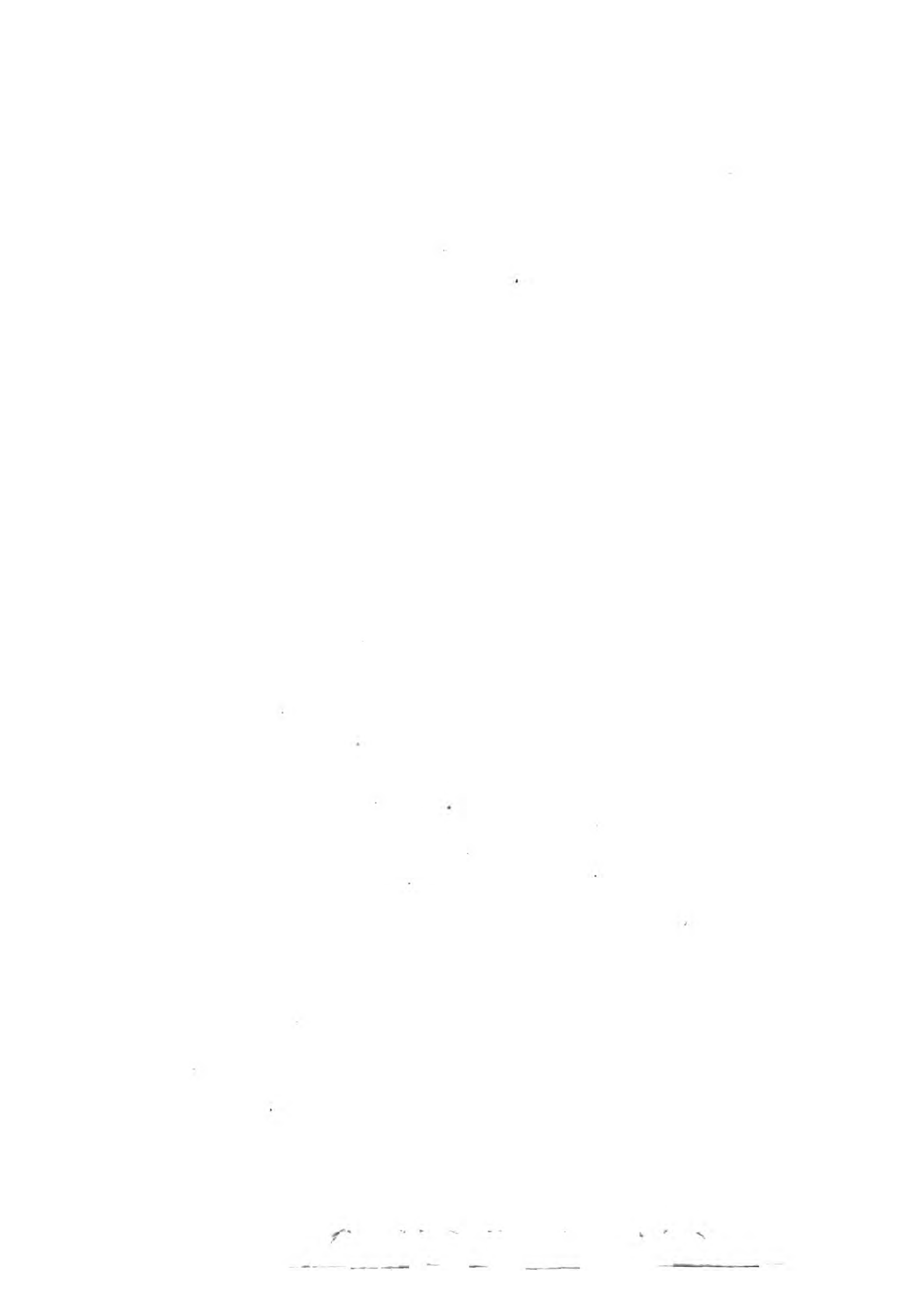
Après un court séjour en Hollande, Campanella revint en France; ce fut pour y mourir.

Il avait prédit que l'éclipse de soleil qui devait arriver le 1<sup>er</sup> juin 1639 lui serait funeste; il fit tout pour conjurer le danger. Selon les prescriptions astrologiques qu'indiquent plusieurs passages de ses écrits, il se plongea dans la fumée des plantes aromatiques, et fit exécuter autour de lui une musique harmonieuse. Les moines du couvent doutèrent un instant de sa raison; saisi par une fièvre ardente, il vit arriver ses derniers momens avec calme, et se prépara à mourir chrétiennement : il reçut le saint-sacrement des mains du prieur Guillaume-Matthieu, en présence de toute la communauté. Son ame, au milieu des prières, sembla s'échapper sans douleur de son corps affaibli par la vieillesse; il mourut le samedi 21 mai 1639, à quatre heures du matin, à l'âge de soixante-onze ans. Il ne parvint pas jusqu'au jour indiqué pour l'éclipse; « et, ajoute le dominicain Échard, à qui nous empruntons ces détails, il fut évident pour tout le monde que les clés de la vie et de la mort ne sont qu'entre les mains du roi des rois et du seigneur des seigneurs! »

Campanella fut enseveli avec les plus grands honneurs dans l'église du couvent; tous les corps savans, tous les ordres religieux envoyèrent des députations à ses obsèques. Une immense affluence de peuple se pressa autour de la bière où reposait le pauvre moine étranger qui avait rempli Paris du bruit de sa renommée; le peuple devinait-il instinctivement que ce cœur, maintenant glacé par la mort, avait été embrasé de l'amour de l'humanité?

L'enceinte où reposait Campanella était ce même couvent des Dominicains (dit des Jacobins) où devaient, un siècle et demi plus tard, retentir les voix de nos tribuns les plus farouches. La poussière du moine de la Calabre dut tressaillir à la parole de ces autres révolutionnaires, qui, s'ils ne fondèrent pas la liberté, brisèrent du moins la servitude.

M<sup>me</sup> LOUISE COLET.





69701902

